

Jeudi 21 janvier 2016 : les auteurs « primés »

Nous consacrons cette matinée aux auteurs qui ont obtenu un prix en novembre dernier. Nous avons déjà découvert Mathias Enard ou Valérie Zenatti avant les récompenses et « Boussole » ou « Jacob, Jacob » nous avaient déjà intéressés.

Nous en avons reparlé tout de même.

- **Prix Goncourt : *Boussole*, Mathias Enart.** (Actes Sud. 2015)

Les journalistes comparent M Enart à Balzac dont il prend volontiers la pose, même chemise ouverte, même embonpoint et même gourmandise pour l'écriture.

Le livre est « un pavé », difficile à résumer.

La nuit descend sur Vienne et sur l'appartement où Franz Ritter, musicologue épris d'Orient, cherche en vain le sommeil, dérivant entre songes et souvenirs, mélancolie et fièvre, revisitant sa vie, ses emballements, ses rencontres et ses nombreux séjours loin de l'Autriche - Istanbul, Alep, Damas, Palmyre, Téhéran... - , mais aussi questionnant son amour impossible avec l'idéale et insaisissable Sarah, spécialiste de l'attraction fatale de ce Grand Est sur les aventuriers, les savants, les artistes, les voyageurs occidentaux

Roman nocturne, enveloppant et musical, tout en érudition généreuse et humour doux-amer, *Boussole* est un voyage et une déclaration d'admiration, une quête de l'autre en soi et une main tendue - comme un pont jeté entre l'Occident et l'Orient, entre hier et demain, bâti sur l'inventaire amoureux de siècles de fascination, d'influences et de traces sensibles et tenaces, pour tenter d'apaiser les feux du présent.

- **Prix Renaudot & Goncourt des lycéens : *D'après une histoire vraie*.** Delphine de Vigan (J CI Lattès. 2015)

Au lendemain de la publication de "Rien ne s'oppose à la nuit", Delphine de Vigan a dû affronter les diverses réactions de ses lecteurs et surtout de sa famille.

Certains ont applaudi tandis que d'autres ont crié à la trahison.

Mais ce livre n'est pas une confession sur l' "après". Ou plutôt, pas seulement. Car l'auteur, au cours d'une soirée va croiser le chemin de L., une femme de son âge qui lui ressemble beaucoup. L. va rapidement envahir l'existence rangée de Delphine. Tout en refusant de (ou en veillant à ne jamais) rencontrer les proches de l'auteur (ses enfants, ses amies, François Busnel...), L. s'immisce chaque jour davantage dans sa vie. Avec un leitmotiv, presque une exhortation : ne plus écrire de fiction, poursuivre avec ce "vrai" qui confère à l'œuvre littéraire (ou

cinématographique) sa profondeur, sa dimension. Et conditionne l'intérêt du public.

Mais Delphine de Vigan ne partage pas cet avis. Elle aimerait au contraire revenir au roman, inventer des situations, camper des personnages sortis tout droit de son imagination. Mais L. n'en démord pas. Delphine ne ferait que régresser après un livre prometteur. Elle doit aller de l'avant, poursuivre dans cette voie. Elle est un écrivain de talent qui ne doit plus s'abaisser à écrire des contes. Si elle insiste tant, c'est pour le bien de Delphine. Et comme elle s'entête, L. va devoir insister lourdement... L., une amie qui vous veut du bien !

L'écrivain nous compte les mois de sa vie durant lesquels elle fut sous l'emprise de cette femme intrusive. L'influence que celle-ci eut sur elle. La dépression qui l'a empêchée d'écrire une ligne, ne fût-ce une liste de courses. Un roman dans lequel se mêlent étroitement l'autobiographie et la fiction. Car Delphine en est persuadée : n'importe quel lecteur peut être la dupe d'une fausse autobiographie. Impossible selon elle de déceler le faux du vrai, de reconnaître à coup sûr l'accent de vérité qui séduit tant le public avide d' "*histoires qui ont réellement eut lieu*", de distinguer le vrai de la fiction. Il est ainsi probable que ce roman - qui se veut sincère - soit en réalité une sorte de laboratoire visant à prouver cette conviction. Delphine de Vigan est l'expérimentatrice et nous sommes ses cobayes.

Un livre fort bien écrit.

- **Prix Médicis : *Titus n'aimait pas Bérénice*.** Nathalie Azoulai. (éd POL 2015)

Aujourd'hui, une jeune femme, Bérénice, est plaquée par son amant, Titus. C'est l'occasion pour elle de « replonger » dans les vers de Racine - qui disent si bien l'amour - et dans sa biographie. Le sujet est intéressant, mais surtout la langue est magnifique.

Pour apprécier le livre à sa juste valeur, il faut tout de même avoir lu Racine. Mais des souvenirs de collégiens suffisent.

Des belles phrases qui mettent le doigt là où sa fait mal: sur le génie, l'ambition, les compromis, la réussite sociale, le besoin de plaire au Roi, de s'en faire aimer face à l'éducation reçue à Port Royal, abbaye janséniste où le jeune Racine a fait ses études, pensionnaire sous l'autorité d'une tante après le décès prématuré de ses parents, où on ne connaît d'amour que celui de Dieu. C'est dans l'étude des textes grecs et latins qu'il puise son inspiration mais c'est en cachette qu'il se nourrit de

textes "subversifs" évoquant des passions entre les individus, des émotions dont il est interdit de faire état dans l'enceinte de l'établissement. Seule la tragédie l'inspire, et l'amour de la langue, sa volonté de simplifier pour la rendre plus limpide.

" Racine a soumis son discours à Nicolas [Boileau], et même à La Fontaine. Il a vu briller dans leurs yeux la jalousie et le dévouement qu'on met dans ce qui revient aux autres et qu'on verrait bien pour soi, le zèle de l'envie, le besoin de transformer le sentiment de l'injustice en gratitude chez l'autre."

Mais aussi des passages extraordinaires sur le travail de la langue. Le roman explique comment Racine a inventé cette langue unique, comment et pourquoi il a inventé les personnages féminins mythiques de Bérénice, Phèdre et les autres.

L'histoire d'amour contemporaine mise en avant en 4ème de couverture n'est pas ce que j'ai préféré, même si là encore, on retrouve des très beaux passages sur la séparation, la souffrance, la reconstruction de soi.

- **Prix Interallié, Prix du roman FNAC : *La septième fonction du langage*.**

Laurent Binet (éd Grasset. 2015)

Le propos est simple : « l'histoire d'un manuscrit perdu pour lequel on tue des gens ». C'est un sujet bateau qui nous valu le meilleur comme le pire. Ici, la légitimité est difficilement contestable, puisque le bout de papier précieux qui sera la cause de morts violentes, se réfère à la langue, au pouvoir des mots, à l'art de communiquer. Et qui cela peut-il intéresser, hormis les spécialistes du sujet qui en font leur fond de commerce? Les politiciens bien sûr : la langue comme arme de destruction dans des duels dont l'enjeu est le pouvoir.

Et là où il y a ambition, il y a danger. La mort de Roland Barthes, renversé par une camionnette, ne serait-elle pas un accident banal? C'est curieusement le fait que l'on met un enquêteur sur l'affaire qui change l'histoire. Car cela signifie qu'il y avait anguille sous roche pour ne pas dire congrès sous le dolmen...

Et comme notre Bayard n'est pas sans peur ni reproche en ce qui concerne la science du langage, il débauche manu militari un spécialiste, Simon, chargé d'enseignement à Vincennes.

Le lecteur est alors catapulté dans un tourbillon d'actions et de contre-actions, au sein du microcosme que constitue l'intelligentsia (parfois auto-proclamée) des années 80. On côtoie sans émoi Sollers et Kristeva, Althusser et son épouse jusqu'à ce qu'il la tue, mais aussi BHL, sans oublier Deleuze, Foucault et j'en passe. Le clou du spectacle consiste en ces joutes oratoires au cours desquelles s'affrontent les aficionados des lettres. Cela fonctionne comme une société secrète, avec une hiérarchie bien huilée, et un enjeu de taille pour se hisser vers les sommets je n'en

C'est à la fois drôle et intelligent. le roman fourmille de détails qui le replace bien dans la période, avec un effet comique et nostalgique (en pleine réunion de travail pour la campagne présidentielle de F Mitterrand , c'est plutôt rigolo de préciser que « Moatti mange des palmitos »)

- **Prix Femina** : *La cache* Christophe Boltanski (éd Stock. 2015)

"Ils habitaient un palais et vivaient comme des clochards."

Christophe Boltanski, grand reporter professionnel se fait écrivain, (et quel écrivain!), pour partir sur les traces d'un passé familial effiloché par les secrets, reconstituant une famille bizarroïde de juifs d'origine russe, vivant en tribu dans un vieil hôtel particulier du centre de Paris.

En jeu de Cluedo, il nous déplace de pièces en pièces, faisant l'inventaire de cette maison bourgeoise qui a connu des jours meilleurs, où flotte toute l'âme de la famille Boltanski, les morts, les absents et les vivants. C'est pour le lecteur une véritable enquête par un jeu de tiroirs où les informations au compte-gouttes lèvent le voile sur une famille composite, faite d'un mélange subtil d'érudition, d'originalité, voire de génie. Il faut reconnaître que la matière romanesque est d'une grande qualité, tous les membres de cet étrange assemblage sont plus crédibles que tout personnage fictif. Et leurs parcours, dans les contextes géopolitiques du 20ème siècle sont à la fois dramatiques et débridés.

Sans trop lever le voile sur cette étrange cache (une pièce aveugle d'un mètre sur deux) au creux de l'appartement, on parle ici beaucoup de déracinement, de peur, de clandestinité. Un choix qui s'impose et qui a déterminé ensuite le parcours de tous, dans cette pathologie du secret et de renfermement sur soi, en grotte protectrice dirigée par une figure de femme hors norme : la grand-mère de l'auteur.

Un livre maîtrisé et créatif, tendre, cocasse, délirant, construit sur les recherches généalogiques et les souvenirs bien réels du petit garçon qu'était Christophe, en partie élevé dans ce cocon excentrique et libre, la matrice de la rue-de-Grenelle.

- **Grand Prix de l'Académie française** :

Les prépondérants Hédi Kaddour. (éd Gallimard. 2015)

Logez dans un même bled, des américains, des français, et des arabes.

Mettez en décor les années 20, le début du cinéma hollywoodien, et le déplacement d'un barnum venu chercher l'exotisme pour pellicule, sur les sables de l'Afrique du Nord.

Entre les joyeux, libres et bruyants Yankees et les musulmans, c'est la curiosité, la suspicion des extrêmes, sous l'œil de la communauté française, coloniaux ou propriétaires terriens, "prépondérants" imbus de leur autorité supérieure et du poids moral de leur civilisation.

Dans un roman au parfum d'exotisme, Hedi Kaddour orchestre le choc des cultures, la confrontation d'individus aux valeurs différentes, notables français, élites arabes, modernisme outre-Atlantique. Dans ces temps où le nationalisme devient un sentiment puissant, où les prémices d'une décolonisation interrogent chacun en enthousiasme, inquiétude ou fatalisme, voici un roman d'aventures qui entraîne le lecteur des paysages de sable et de palmiers à Paris agité de fêtes, puis Berlin, dans une Allemagne exsangue et sonnant déjà de bruits de bottes.

Histoires d'amour croisées sans sentimentalisme, conversations brillantes, propos ironiques, ragots et potins, racisme ordinaire, subtilité des arabes... L'auteur ressuscite la liberté des années Folles avec virtuosité, pour nous parler de colonialisme, de condition de la femme, de désir en dépit des préceptes de classe, de religion ou civilisation.

Ses personnages sont bien construits, femmes libres sous chapeau cloche ou voile imposé, hommes élégants des communautés coloniales, caïd retors ou "indigène" inculte. Certaines scènes sont palpitantes de vérité, portées par un souffle épique et cinématographique. L'écriture foisonnante et alerte, flirtant avec une pointe d'humour mordant et un talent certain pour la parabole.

C'est un livre passionnant, historique, au résumé difficile, qu'il faut accompagner en observateur d'un monde en pleine mutation.

- *La fin du Monde, 2084*. Boualem Sansal. (éd Gallimard. 2015)

Ce siècle n'avait pas encore deux ans, un certain 11 septembre le monde découvrait avec effroi un barbarisme d'un genre nouveau : l'islamisme radical.

Quatorze ans plus tard, les pays civilisés assistent impuissants à la propagation d'une nébuleuse extrémiste se réclamant d'un dieu dont elle galvaude chaque jour les préceptes. Son fanatisme et son pouvoir de nuisance sont tels que personne ne se risque aujourd'hui à prédire sa fin prochaine.

Depuis deux décennies, l'écrivain algérien Boualem Sansal dénonce avec constance l'omniprésence religieuse qui insidieusement imprègne les esprits d'une intolérance que l'on croyait d'un autre âge. Déjà en 1999, "**Le serment des barbares**" montrait combien le cancer intégriste altérerait la beauté de son pays.

Le roman dystopique "**2084-La fin du monde**", publié en cette rentrée littéraire, est dans la continuité de ce combat mené sans relâche contre l'obscurantisme. Ce titre "orwellien" retranscrit toute la malice et l'abnégation d'un auteur atypique. Dans un style chatoyant, Boualem Sansal se garde pourtant de tout blasphème. Le monde qu'il décrit pourrait être le fruit d'une extrapolation, dans un futur indéfini, de la sinistre organisation État islamique dont les exactions dépassent aujourd'hui l'entendement.

Plongé au cœur de l'immense Abistan, un empire théocratique sans frontières né

probablement en l'an 2084, le lecteur suit les tribulations d'un petit fonctionnaire de la capitale Qodsabad qui, contrairement à l'énorme majorité de ses semblables, ose encore penser hors les oeillères d'un pouvoir omnipotent et sanguinaire. Plusieurs lectures s'avèreraient nécessaires pour comprendre dans le détail la complexité des rouages de cette dictature se réclamant d'un dieu cruel du nom de Yölah et de son prophète Abi.

- **Prix du Roman des étudiants France Culture-Télérama : *L'amour et les forêts* : Éric Reinhart (éd Gallimard. 2014)**

Il était une fois Bénédicte Ombredanne, intelligente, agrégée de lettres passionnée de littérature, belle, âgée de trente-six ans, mariée, deux enfants. Elle avait à l'aube de sa vie adulte tout pour être heureuse, une famille aimante, une boulimique et joyeuse envie de vivre. Un portrait d'une jeune femme d'aujourd'hui dans lequel de nombreuses lectrices pourraient probablement glaner des éléments d'identification.

Mais voilà, les parcours de vie apparemment tout tracés achoppent souvent aux vicissitudes du réel et comme dirait un duo célèbre : les histoires d'amour finissent mal, en général.

L'auteur nous offre, ici, le portrait subtil d'une héroïne au bord du gouffre, compatissant certes, mais non complaisant, car elle semble bien s'être laissée enfermer progressivement, Bénédicte, à force de renoncements personnels face à un mari, ami d'enfance terne et sans grande envergure, et deux enfants égoïstes. Alors naturellement, un jour, elle aspire à se retrouver, à jouir davantage de la vie, à ne plus subir, à " un âge auquel il est impardonnable de se priver des plaisirs, des jouissances, des richesses et des gratifications qu'on est en droit d'attendre de la réalité quand on est une femme sensible, intelligente et cultivée. "

Sur un coup de tête, elle s'inscrit sur Meetic - quelques savoureux échanges virtuels - et rencontre Christian, antiquaire habitant à l'orée d'une forêt qui se propose de l'initier au tir à l'arc et plus si affinités.

Ce roman de révolte d'une femme, mais aussi de l'auteur me semble-t-il, face au harcèlement conjugal et aux renoncements quotidiens d'une épouse et mère est un bijou de précision psychologique, à l'écriture fluide et agréable.

La tension entre Bénédicte et son mari devient insoutenable au fil du roman, la joie et le plaisir qu'elle parvient à arracher au quotidien ne faisant que péniblement contrepoids.

On a souvent envie de la secouer Bénédicte, signe que l'alchimie romanesque opère, d'autant que plusieurs occasions se présentent à elle pour s'échapper, enfin, dont en filigrane le bonheur de l'écriture qu'elle redécouvre.

- Eric Reinhart est parti d'une histoire vraie, celle d'une de ses lectrices, confiée lors d'un échange épistolaire à la sortie d'un de ses précédents livres. Il a été attaqué par cette lectrice « mise en demeure à Gallimard pour atteinte à la vie privée »

- **Prix du livre Inter : *Jacob, Jacob*.** Valérie Zenatti (éd de l'Olivier. 2014)

Rechercher ses racines, remonter le cours du temps pour faire revivre les êtres disparus, encore chéris dans la mémoire collective d'une famille, par les photos ou les derniers mots d'une grand-mère.

En 1944, les alliés viennent de débarquer en Normandie, la guerre va vers son dénouement et l'Algérie va contribuer à la libération de la métropole par l'envoi de troupes, des jeunes hommes, parfois à peine sortis de l'adolescence.

A Constantine, c'est l'heure de la mobilisation pour Jacob. Laisant dernière lui une famille juive algérienne dans l'attente des nouvelles, il va connaître les combats du débarquement en Provence, la liesse des villes libérées, l'amour dans les bras d'une fille, l'hiver et la mort de compagnons en Alsace...

Un destin qui remet en mémoire les images du film *Indigènes*, aux combattants venus des colonies, sanglés dans leurs uniformes pour combattre le froid, sonnés par le fracas des combats, ballotés par la peur de la mort, la chance de survivre, le déracinement et la fascination d'un monde aux codes différents de leurs racines.

En marge de la guerre, c'est aussi le récit extrêmement touchant d'une vie de famille vécue de l'intérieur, un quotidien simple et modeste, meurtri par les aléas : attente du retour du combattant, difficulté de subsistance, règles de vie familiale où la femme est assujettie à un univers masculin, indigence pour exprimer des sentiments d'amour et de peine.

Une famille comme tant d'autres, pieds noirs enracinés dans la culture musulmane, qui devra faire dans un futur encore lointain, un choix de déracinement, emportant les souvenirs d'un pays qui fut le sien, et où restent des tombes oubliées.

Constantine est une ville où Chrétiens, Juifs et Musulmans vivent en toute fraternité.

Une écriture ample, aux phrases longues et denses, qui donne à la narration un rythme de mer qui ondule lentement, charriant les faits, des bribes de pensées, des bulles de réflexion. Puis le rythme s'accélère dans l'urgence des combats, les mots se bousculent.

- **Meilleur album Fauve d'or : *L'arabe du futur*.** Riad Sattouf BD . (éd Allary.2014)

« J'ai écrit "L'Arabe du futur" en espérant que ma grand-mère puisse le lire. Et pour faire taire tous ceux qui pensent que la BD est destinée aux débilés légers »

Riad Sattouf naît à Paris d'un père syrien et d'une mère française. Il passe son enfance en Libye et en Syrie où il reçoit une éducation musulmane - lui, le petit blond - dans une école de village. À l'âge de 12 ans, il revient en France avec ses parents, d'abord au cap

Fréhel chez sa grand-mère maternelle, puis à Rennes après le divorce de ses parents Il poursuit ses études jusqu'au bac à Rennes, puis entre à Nantes dans une école d'arts appliqués, avant de réussir le concours d'entrée à l'école des beaux-arts de Rennes.

Comme Marjanne Satrapi nous racontait l'Eran de son enfance, Reiad Sattouf nous présente la sienne, en Lybie puis en Syrie.

Il collabore à des journaux et livre chaque semaine à l'Obs « La vie d'Esther »

Ajoutons qu'au dernier festival de la BD d'Angoulême, Riad Sattouf a menacé de quitter le jury parce qu'aucune femme dessinatrice n'était sélectionnée ...

image: http://s1.lemde.fr/image/2015/06/30/534x0/4664562_6_e42b_dans-les-souvenirs-du-petit-riad-evoques-dans_582465acc34a2c4dba97c445ee18b215.jpg



En conclusion de cette séance riche, variée où chacun a pu s'exprimer, comme d'habitude, nous avons eu une réflexion quasi commune sur l'attribution de prix des étudiants ou lycéens à des romans difficiles - ceci pour nier « l'air ambient » qui dit tellement de jugements négatifs sur les jeunes ... Bien sûr, ceux qui décernent les prix sont sélectionnés, travaillent avec leurs professeurs mais s'infligent une grosse activité supplémentaire à leurs études. Qu'ils en soient remerciés d'autant que leurs choix sont habituellement judicieux et exigeants.